

Sociographie de l'Asie du Sud-Est

M. Lucien BERNOT, professeur

Cours : *Une population lacustre de Haute Birmanie*

Cette population habite dans une région située à une quinzaine de km au sud de Taunggyi. Ses membres se désignent eux-mêmes comme « les habitants du lac », et les Birmans leur donnent le même nom ou « Intha ». Ces Intha parlent un birman plus archaïque que celui de Rangoon et de Mandalay. Par exemple leur propre nom est prononcé par eux *ʔeŋ'sa* alors que les Birmans de Rangoon diront *ʔiN'θa*, translittéré le mot s'écrit *ān:sā*. La prononciation des premiers est plus conforme à la graphie que la prononciation des seconds. A de rares exceptions près — présence du *l* souscrit en intha ce qui ne se rencontre plus en birman moderne — l'écriture est la même. Un Intha sait parfaitement lire le birman imprimé dans la capitale et comprend les informations captées par son transistor. Par contre un Birman pourra éprouver une certaine gêne devant des mots écrits en intha et un certain apprentissage lui est nécessaire pour comprendre une conversation entre Intha.

Les Intha ne sont pas les seuls à parler un birman archaïque : il en est de même des Arakanais, des Yaw, Taungyo, Danu et Tavoyens. De tous ces dialectes assez isolés géographiquement les uns des autres, c'est du tavoyen (du nom de Tavoy une ville située à 650 km à vol d'oiseau au sud de Taunggyi) que le intha est le plus proche ; il est même pour ainsi dire confondu avec lui. Cette proximité linguistique est connue des Intha et ils l'expliquent par le fait qu'ils sont eux-mêmes des descendants de Tavoyens, venus là il y a quelque 650 ans.

Au *xiv*^e siècle, les Tavoyens étaient surtout en relation avec les Môn, résidant eux aussi, dans une région qui est le sud de l'actuelle Birmanie ; ils avaient davantage de contacts avec eux qu'avec les Birmans proprement dits, regroupés principalement autour de Sagaing, Ava et auparavant de Pagan, Kyaukse, villes situées à proximité de l'actuel Mandalay. C'est également de l'administration môn (royaumes de Pègou, de Thaton) que les Tavoyens

devaient dépendre et c'est de leurs contacts avec les Môn que les Intha d'aujourd'hui ont hérité certaines particularités alimentaires, vestimentaires, juridiques, artisanales qui les différencient de leurs voisins birmans. Il est difficile de préciser davantage le moment de l'arrivée des ancêtres des Intha et même d'expliquer exactement les circonstances de leur déplacement. Du XI^e au XIV^e siècle, entre l'expédition du roi birman Anawrahta (1044-1077) contre le royaume môn de Thaton au sud, et l'extension du royaume siamois d'Ayuthia qui, en 1373, s'étendait jusqu'à Martaban, les déplacements et les exodes de populations furent nombreux. La chronique birmane classique : *Hmannan Yazawin*, dont la partie ancienne fut traduite en anglais (The Glass Palace Chronicle, trad. par Pe Maung Tin et G.H. Luce, 1923) ne permet pas davantage de précision.

A proximité de la région habitée par les Intha actuels, mais un peu plus à l'est et en altitude habitent les Pa-O (Toungthu en birman), population parlant une langue karen. Ces Pa-O se disent eux aussi descendants de Pa-O venus du sud en même temps que les Intha. Le double déplacement des Intha et des Pa-O ne fait pas de doute puisque, nous le rappelons, le intha et le tavoyen sont deux parlars d'un même dialecte et que, d'autre part, il existe encore dans le sud près de Thaton une communauté pa-o très semblable à celle du nord. Les Karen pa-o, qui restent bouddhistes au nord comme au sud (alors que la plupart des autres Karen sont christianisés) mériteraient une sérieuse enquête ethnographique.

A la fin du XIX^e siècle, dans cette mine extrêmement riche qu'est l'*Upper Burma Gazetteer* (publiée en 1900-1901), nous pouvons trouver des informations sur les Intha. Quelques travaux en anglais et en allemand, publiés dans les deux premières décennies du XX^e siècle sont écrits d'un point de vue surtout géographique : flore, faune, climat du lac et des collines voisines. Quelques travaux en langue birmane reprennent depuis une quinzaine d'années l'essentiel de ces documents. Un article, en birman, malgré son titre alléchant : « Etude statistique du recensement de 1164 [1802] sur Inlé » (*1164 khu nhac an:le: cac tam: kui cā rañ: an: chuiñ rā rhu thoñ ka lē lā khyak*) se consacre en fait, davantage à l'astrologie. Un linguiste, L.F. Tylor, a écrit en 1921 un article sur l'ensemble des dialectes birmans (ceux que nous avons cités plus haut) et, en 1961, un botaniste, Mohinder Nath, a publié les résultats de ses recherches dans cette région.

Le lac s'appelle Inlé : *In* « du lac », *lé* « les quatre ». D'après la tradition, ce nom est une abréviation de Inleyua et il s'agirait des « quatre villages » *yua*, construits par les Tavoyens à leur arrivée, ou des quatre premières familles qui se seraient établies à proximité du lac. Dans un cas ou dans un autre, ceci reste à prouver. Etiré du nord au sud sur 40 km de long et de sept ou huit km de large (0,5 km dans sa partie centrale étranglée), le lac atteint rarement sa profondeur maximale qui est de cinq à six mètres.

Le lac est renommé en Birmanie, pour la beauté de son site, la douceur de son climat et puis pour des particularités comme ses rameurs à la jambe, les îles flottantes, les villages lacustres, la procession de plusieurs jours, en bateau, à la fin du carême bouddhique (en octobre de chaque année), la finesse des tissus de ses artisans, la richesse de ses monastères. Cette renommée dépasse même le cadre de la Birmanie puisque le lac Inlé — du moins sa rive septentrionale — est l'un des rares hauts lieux ouvert — pour quelques heures par jour — aux touristes étrangers inscrits obligatoirement à l'avance dans un circuit parfaitement organisé.

A partir de la littérature existante que nous venons de rappeler et de deux séjours : l'un de juillet à octobre 1971 (période des hautes eaux), l'autre beaucoup plus bref en janvier 1977 (le niveau de l'eau avait baissé de 80 cm) nous avons essayé de recueillir le maximum d'informations sur l'ethnographie de ces Intha. Les résultats des recherches effectuées à partir de ces matériaux ont fait l'objet de notre cours.

Reprenant les résultats d'un Censu publié en 1969 qui portait sur le département de Yaungshwe, région incluant le lac Inlé, ses rives et, partant, l'ensemble du territoire habité par les Intha, nous avons dressé la liste des villages que nous avons localisés sur une carte. A l'exception de cinq ou six villages tous les autres, 144, sont habités de façon homogène, nous avons donc noté 50 villages pa-o (villages de collines) et 74 villages intha (sur le lac et ses rives). Nous avons corrigé l'évaluation du nombre des Intha faite en 1971 (75 000), le chiffre de 50 000 bien qu'approximatif nous semble plus proche de la réalité.

Chaque village intha présente cette particularité d'être un village d'artisans spécialisés dans une ou deux, à la rigueur trois, productions. Il existe des villages de tisserands, d'autres sont uniquement habités par des fabricants de produits alimentaires, ou bien par des tailleurs, mais tous ces artisans sont aussi jardiniers, et les ressources tirées des jardins s'ajoutent à celles du travail d'artisan. La division du travail est accentuée par le fait que les spécialités sont regroupées : il existe des zones où les tisserands dominent, d'autres où les villages de tailleurs sont les plus nombreux.

Sur le « terrain », nous avons complété ces informations par des recensements de villages plus finement étudiés, surtout celui de *ʔinʃan* (que nous simplifions en Inchan) dans lequel nous avons résidé, avec (1971) ses 67 maisons et ses 293 habitants. Ce recensement de village nous avait permis de connaître aussi les lieux de naissance des habitants, leurs professions, celles de leurs parents, la composition de chaque maisonnée, le nombre d'enfants, les relations entre les 67 maisons du village, la valeur de la maison, des bateaux qu'elle possédait, etc. Nous avons noté aussi le calendrier des activités annuelles, le calendrier religieux, nous avons essayé d'évaluer des

budgets, de connaître les recettes de cuisine. La carte des marchés et leur périodicité, des cycles de vie, des plans de maison, une liste de plantes et de poissons vinrent compléter ces informations. Ces données nous semblent trop souvent omises dans les travaux ethnographiques et pourtant, elles sont indispensables.

Une partie de ces matériaux étaient photographiques et furent présentés sous forme de diapositives.

Qu'ils soient pêcheurs, agriculteurs, jardiniers, producteurs de noix d'arec, artisans (charpentiers, constructeurs de bateaux, fabricants de produits alimentaires, tisserands, tailleurs, orfèvres, potiers, sculpteurs sur bois, forgerons, batteurs de feuilles d'or), chaque Intha est engagé dans une forme de production qu'il assume rarement seul et le plus souvent en coopération avec les membres de sa maisonnée. Seuls les fabricants de bateaux et les charpentiers font appel à une main-d'œuvre régulière et salariée et, à l'occasion, à une aide temporaire trouvée dans le voisinage (lorsque, par exemple, il faut retourner un bateau mis sur cales).

Les mêmes habitudes d'entraide semblent affecter toutes les activités des Intha. Nous avons vu une fermière chaubant ses éteules de paddy dans une barque, passer les éteules déjà battues à une voisine qui conservait pour elle-même les grains qui demeuraient encore sur ces éteules. Mais quelques jours plus tard, la propriétaire était devenue l'aide de celle qui l'assistait auparavant et conservait pour elle les grains qu'elle détachait après battage. L'échange de services est à la base même des relations entre Intha, et nous pourrions en multiplier les exemples ; mais il existe également des échanges plus mercantiles, et nous citerons l'exemple des tailleurs.

Les Intha, qu'ils cousent à la main ou à la machine, sont des spécialistes de la couture. Dans cette région du monde où le vêtement drapé fut longtemps classique et l'est encore aujourd'hui chez les femmes surtout, le vêtement cousu représente une innovation qui demande des compétences. De plus, dans le vêtement pa-o (des hommes et des femmes, ces dernières portant tuniques et pantalons) comme dans le vêtement shan (les hommes portent des pantalons) le vêtement cousu est devenu classique et la demande est importante. Enfin faisant de cette région du lac un centre de repos pour les ouvriers-modèles, le gouvernement birman les invite à y passer, très officiellement, une période de vacances après leur avoir fourni un uniforme bleu (un peu le type chinois actuel). Ces vêtements pa-o, shan, ces uniformes birmans, officiellement distribués par les services gouvernementaux, sont fabriqués par les Intha. Ce monopole assure aux tailleurs intha, qui reçoivent les coupons d'étoffes (généralement importées) au prorata des commandes passées, des gains assez réguliers et, par là même, une sécurité dans leurs revenus. Il suffit, pour celui auquel le travail est confié, d'aller chercher les coupons d'étoffes,

de tailler, coudre, repasser, plier et emballer, puis de reporter les vêtements (trois tailles semblent être prévues pour chaque catégorie de vêtements); voyage qui peut être fait en quatre heures aller et retour, en bateau à moteur, si l'on habite le milieu du lac. A la rame, il fallait compter deux jours mais ce mode de locomotion est plus rare depuis les années 1950.

Si le tailleur possède une machine à coudre — toutes celles que nous avons vues étaient à pédale — il peut confectionner cinq vestes shan ou bien vingt pantalons shan en une longue journée d'une douzaine d'heures. En cousant à la main il ne fabrique pas plus d'une veste ou bien trois pantalons pendant le même temps. Rappelons que dans les années 1865, C.M. Martougen dans son petit traité *Des machines à coudre* avait étudié « leur influence sur l'industrie de la couture et sur les salaires » pour les couturiers de Paris et de quelques villes américaines.

Quand on sait qu'un tailleur gagne environ dix *kyat* pour une veste et trois *kyat* pour un pantalon (nous conservons comme exemple les vêtements shan) on voit la différence qui existe entre les gains des tailleurs travaillant à la main : une dizaine de *kyat* par jour et de ceux qui travaillent à la machine : une cinquantaine de *kyat*. Or dans certaines maisonnées de tailleurs où le père, la mère, le fils et la fille sont tailleurs, il n'est pas rare de trouver quatre machines à coudre. Un instituteur (en 1971) gagnait environ 150 *kyat* par mois, si bien que, dans notre maisonnée de tailleurs, on gagne, en un jour plus que ce qu'un instituteur recevra en un mois (un *kyat* = 0,60 F).

En s'imposant un travail presque ininterrompu, de six heures du matin jusqu'à dix ou onze heures du soir, les tailleurs intha gagnent plus que la moyenne des Birmans : 300 *kyat* par mois pour un tailleur à la main, 1 200 à 1500 *kyat* pour un tailleur à la machine ; dans la maisonnée où quelques machines permettent à plusieurs personnes de coudre, le profit mensuel est considérable. A titre indicatif, un professeur de faculté, un colonel gagnent 1 000 *kyat* par mois. Aucune limite ne vient freiner cette production. Celui qui prend les commandes est toujours prêt à en accepter de plus en plus grosses, quitte à sous-traiter ensuite avec d'autres tailleurs qui viendront chez lui pour piquer, quand une machine est libre, ou bien auxquels il prêtera — moyennant une redevance — une machine qu'il a en réserve.

Fabricants de sacs, tisserands de *longyi* (le pagne masculin et féminin), fabricants de produits alimentaires conservables quelques semaines et facilement écoulés grâce à des marchés qui se tiennent chaque jour sur un point différent du lac ou de ses rives, forgerons mêmes, chaque intha artisan s'est engagé dans une productivité intense : elle absorbe la totalité de son temps mais lui laisse un profit que bien des Birmans envient. Dans toute la Birmanie, le Intha est connu pour son amour du travail... et de l'argent.

Ce confort économique né des activités artisanales est souvent accru par une ressource d'appoint non négligeable : le produit des jardins flottants éminemment fertiles, dans des conditions climatiques qui permettent d'ignorer la saison sèche. Les changements de niveau du lac, et la végétation (dont la jacinthe d'eau, *Eichhornia crassipes* Solms, plante originaire du Brésil et introduite en Asie du Sud-Est au début de ce siècle) ont facilité la formation d'îles flottantes dérivant au gré du vent et des courants. Ces îles atteignent parfois un mètre ou plus d'épaisseur ; elles peuvent être découpées en lanières larges d'un mètre environ puis tirées à partir d'un bateau (mu à la rame) ou bien conduites à la gaffe près de la maison de celui qui se propose de les cultiver. Puis il faudra y rapporter de la terre provenant des rives du lac, et l'île flottante sera alors cultivée à partir d'un bateau. Il existe des îles fixes. Au cours de la saison sèche, de novembre à mai, quand les légumes deviennent rares, les Intha peuvent produire des choux, tomates, salades, haricots, pommes de terre, aubergines, etc., qui seront vendus à bon prix à Yaungshwe d'où ils seront acheminés par camion, train, voire avion — la gare de Shwenyaung et l'aérodrome de Heho ne sont qu'à une trentaine de km au nord de Yaungshwe — jusqu'à Mandalay et à Rangoon.

Déployant autant d'efforts, de zèle, d'ingéniosité pour les jardins que pour l'artisanat, les Intha retirent de ces produits de luxe un revenu lui aussi appréciable. Dans une maisonnée de tailleurs, où le jardinage n'était qu'une occupation secondaire nous avons évalué (en août 1971) à 5 000 K les sommes recueillies par les seules ventes d'ail, piment, oignons, tomates au cours de l'hiver précédent.

Les riziculteurs des rives, les producteurs de noix d'arec, de feuilles de bétel, les pêcheurs (le poisson du lac est vendu à la ville de Taunggyi aussi cher que la viande de bœuf ou de porc) tirant de l'artisanat alors occasionnel des ressources complémentaires, connaissent eux aussi une certaine prospérité économique.

Bien entendu il y a des différences de degré entre ces profits toujours acquis au prix d'un travail incessant, mais au total on rencontre plus facilement des familles fortunées que des familles misérables. Pour les Intha, trois critères sont mis en avant pour classer économiquement les habitants : la maison et son mobilier, le bateau à moteur, la contribution apportée au monastère bouddhique. Ils parlent aussi de bijoux, d'or, accumulés, mais sur ce point il n'a pas été possible d'obtenir des informations précises et valables. Sans aucun doute, les Intha consacrent une part très importante de leurs gains à embellir leur maison, augmenter leur flotte, rivaliser entre eux de libéralités envers les bonzes et les pagodes.

Pour les 67 maisons du village d'Inchan — notre village d'enquête intensive — nous avons noté les chiffres suivants :

a) 18 maisons étaient habitées par les moins riches. Ces maisons étaient toutes faites de bambou — mais toutes avec des poteaux en bois, parfois sculptés et jamais avec des poteaux constitués par plusieurs bambous réunis — et couvertes de chaume : *Imperata cylindrica* ou bien de paille de paddy. Toutes étaient bâties sur pilotis sur des bandes de terre recouvertes par l'eau du lac en toute saison.

b) 5 maisons étaient habitées par les plus riches. Ces cinq maisons étaient faites de bois de teck (murs, cloisons, planchers, poteaux). Voici la description de l'une d'elles. Le rez-de-chaussée communiquait avec le premier étage par deux escaliers de trois coudées de large, avec marches, contre-marches et rampes. D'une surface de 105 m² — 210 m² avec le premier étage — plus une cuisine indépendante de 22 m², un garage à bateaux (deux moteurs), cette maison n'abritait que quatre personnes (dont trois étaient tailleurs avec trois machines à coudre). Elle était éclairée par 31 fenêtres à deux battants, fenêtres verrées, chacune complétée par une paire de volets. Le toit était couvert de tôles ondulées. Les habitants traditionnellement prenaient leur repas assis sur une natte et la nourriture était placée sur une table basse ; les lits étaient constitués par de simples matelas posés sur des nattes et protégés chacun par une moustiquaire ; deux buffets, deux armoires de style « européen » regorgeaient de vaisselle « européenne » ou « chinoise » et de coupons d'étoffes en réserve. Cette maison, comme les quatre autres, était bâtie sur une île — plusieurs fois surélevée par des apports de terre — découverte en toute saison.

c) 44 maisons se placent entre ces deux catégories. On pourrait les décrire comme étant du type des 18 maisons les moins riches, mais des modifications plus ou moins importantes tendent à les rapprocher des cinq maisons cossues : par exemple couverture de tôles ondulées, un ou deux murs de planches, île en voie de rehaussement, cuisine séparée, etc.

Une maison des moins riches peut coûter dans les deux à trois mille kyat, il faudrait compter 80 à 100 000 kyat pour les maisons cossues.

Une maisonnée sur deux possède un bateau à moteur, certaines ont même un moteur en réserve. Le prix est difficile à évaluer car le moteur provient souvent d'importation illicite. Le chiffre de 10 000 kyat était souvent avancé. Pour les déplacements dans le voisinage, pour les enfants se rendant à l'école, pour le jardinage, chaque maison possède également quelques bateaux supplémentaires, menés à la rame.

Pendant une grande partie de l'année il est impossible d'aller d'une maison à l'autre sans le secours d'un bateau. Ce moyen de transport indispensable et banal pour les Intha — chaque maison est une île — expliquerait peut-être la technique des rameurs avec la jambe, geste plus spontané puisqu'on reste

debout la jambe guidant la rame tenue par les mains que celui de s'asseoir et de se relever après avoir fait quelques mètres seulement. Les femmes rament également avec la jambe mais seulement sur de petites distances.

Les dons aux bonzes, l'entretien du monastère, la participation aux fêtes religieuses permettent aussi d'évaluer la richesse des habitants. Certaines maisons intha, seulement, sont luxueuses, mais tous les monastères intha le sont. Ils sont bâtis sur pilotis, mais leurs pilotis s'enfoncent dans une île toujours exondée, île beaucoup plus vaste que la construction elle-même, supportant des dépendances, voire des terrains de sports, des plate-formes pour des tirs de feu d'artifice, des départs de mongolfières. On aborde de telles îles à partir d'escaliers en ciment. Des fleurs, des arbres plantés, des hangars abritant de longues pirogues, ajoutent encore au confort. Tous ces monastères sont en teck. Les planchers, jamais souillés par les pieds nus et lavés des visiteurs sont frottés plusieurs fois par jour par des serpillières faites de vieux frocs de bonzes, robes jaunes qui trouvent là une ultime et pieuse destination. Il n'est pas rare qu'un groupe électrogène fournisse le courant électrique nécessaire, la nuit venue, à l'éclairage de quelques tubes fluorescents fixés sur les *jeti*. Un fabricant de pâtes alimentaires (appelées *to fu*, du nom chinois) venait de faire don d'un frigidaire pouvant fonctionner au pétrole ou à l'électricité. Il en aurait coûté quelque 3 000 k (trente mois de salaire d'un instituteur) au donateur.

Les bonzes — intha et birmans — du lac Inlé savent d'ailleurs à qui demander quand ils ont besoin de faire réparer ou embellir leur monastère, ils savent qu'ils peuvent compter sur la générosité de certains fidèles qui préfèrent l'œuvre pie au placement bancaire.

Mais cette richesse étalée, connue dans toute la Birmanie porte peut-être en elle-même la fin de la société intha et ceci, malgré tout un ensemble de traditions scrupuleusement observées.

Seule une activité sans relâche, tenant compte des nouveautés techniques, permet aux Intha d'avoir des revenus nettement supérieurs à ceux des autres habitants de la Birmanie. Cette activité s'impose au jeune Intha dès son enfance et se surimpose à l'apprentissage des règles élémentaires de la vie quotidienne organisée dans la maison, une vie où sont conservées — qu'on soit riche ou non — des traditions que personne ne cherche à enfreindre.

Avec sa poutre faîtière orientée nord-sud — que le soleil va obligatoirement « sauter » — avec ses deux portes, l'une pour les jours fastes, l'autre pour les jours néfastes (les usages quotidiens atténuent cette différence), avec ses grandes pièces compartimentées en plus petites par les moustiquaires, son système d'orientation pour le repos et les repas, l'ordonnance de ses poteaux, la place de l'autel bouddhique et la place des autels animistes, la destination

des parties de la maison selon qu'on est homme ou femme, sont autant d'indices révélant le poids des traditions qui pèsent, d'ailleurs, sur de nombreuses populations de Birmanie et d'Asie du Sud-Est.

De la naissance à la mort, et, principalement, à la naissance et à la mort, chacun participe d'abord de telle ou telle partie de la maison qu'il s'agisse de l'enterrement du placenta dans la vase, ou de l'exposition du corps avant la destinée finale : l'immersion dans le lac, le corps étant attaché à une longue perche fichée dans le cimetière aquatique. Seuls les bonzes et leurs mères sont incinérés. Ces règles étaient encore scrupuleusement observées en 1971 et si, en 1977 il semblait y avoir une certaine désaffection à l'égard des règles traditionnelles c'est que le lac lui-même (ou plus exactement la richesse de ses habitants) suscitait la convoitise des dissidents voisins qui, après avoir d'abord imposé les habitants, étaient de plus en plus exigeants, aussi, le lac devenait peu sûr, dès la nuit tombée, au point que beaucoup préféraient dormir dans les maisons amies bâties sur les rives. Au lever du soleil le pouvoir légal reprenait intégralement ses droits.

Mais en 1971 ces manifestations d'autorités différentes ne se produisaient pas encore ; nous avons cependant évoqué plus haut, avec un certain pessimisme, la fin de la société intha, parce que — nous semble-t-il — cette ethnie pourrait bien être condamnée avant tout pour des raisons internes.

Lors du recensement de plusieurs villages et, principalement, de celui d'Inchan, nous avons été surpris des réponses obtenues dans chaque maison. A titre d'exemple, voici un type de réponses fréquentes : « maison X : trois personnes : un homme, 65 ans, célibataire ; ses deux sœurs 58 et 55 ans, toutes deux célibataires » ou bien : « maison Y : six personnes : une veuve 70 ans ; son fils 27 ans ; sa bru 25 ans ; leur jeune enfant 2 ans ; sa fille 40 ans, célibataire ; son fils 30 ans, célibataire ».

Voici les chiffres pour ce village de 293 habitants :

Age	Sexe féminin	Sexe masculin
de 0 à 20 ans	35 (dont une mariée)	35
de 20 à 80 ans	22 veuves 3 divorcées 50 mariées 56 célibataires	5 veufs 1 divorcé 49 mariés 37 célibataires

Certes le nombre de femmes est supérieur à celui des hommes (166 contre 127) et nous pensons que la spécialité du village est sans doute la cause

de cette disproportion. Mais nous notons 37 hommes célibataires pour 49 mariés et 56 femmes célibataires pour 50 mariées. Sur 37 célibataires masculins, 15 ont plus de 36 ans et sur les 56 femmes célibataires, 36 ont plus de 31 ans.

Il y a là une situation assez particulière qui n'échappe d'ailleurs pas aux Intha. Ils la justifient en mettant en avant l'insécurité économique, le coût de la vie, la quantité de travail qu'il faut fournir pour subsister.

Dans toute la Birmanie nous avons entendu de telles doléances sans que, pour autant, nous ayons enregistré un tel absentéisme à la nuptialité.

La législation concernant l'héritage explique peut-être la présence importante de ces veuves et divorcées. Cette législation, très bien étudiée par R. Lingat (E.F.E.O., 1952), permet à la femme de conserver non seulement une partie des biens qu'elle avait au moment de son mariage mais aussi de conserver ce qu'elle a acquis, par son propre travail, depuis son mariage. Autrement dit, à la mort de son mari, les biens de la femme restent distincts de ceux de son mari lesquels seuls seront hérités par les enfants. Dans une maisonnée, chacun travaille donc un peu pour lui (on ne saurait nier la participation à des dépenses communes) et reste le maître de ce qu'il a gagné. La femme intha, économiquement parlant, n'est pas différente de la femme birmane — réputée rusée en affaires — ni de la plupart de ses consœurs des plaines de l'Asie du Sud-Est, mais dans cette région du lac Inlé, les conditions économiques favorables la rendent encore plus redoutable. Ceci expliquerait peut-être le nombre relativement important de veuves, divorcées, capables de s'être maintenues dans ce village de tailleurs où elles peuvent toujours travailler, produire, gagner.

Les autres villages étudiés ne l'ont pas été de façon aussi intensive, mais dans un village de construction de bateaux, la situation semblait inversée, les hommes veufs ou divorcés étant supérieurs en nombre aux veuves ou divorcées.

Pour tenter d'expliquer l'importance du nombre des célibataires il faut nous placer dans une perspective intha. S'acharnant à leur travail dans le but de gagner beaucoup d'argent, le jeune et la jeune Intha sont déjà des producteurs, négociants et marchands. Il ne s'agit plus de petits profits occasionnels, mais d'une activité pensée, réfléchie, programmée. D'abord aides ou apprentis dans l'échoppe familiale, ils connaissent très vite ce qui doit leur revenir. D'autre part, collaborateurs de l'équipe familiale constituée par la maisonnée ils savent fort bien qu'ils en constituent l'un des rouages. Il semble qu'entre le regret de quitter — et donc de détruire par son départ une équipe coopérative — et l'espoir doublé d'appréhension de recommencer ailleurs avec un conjoint, la marge soit étroite. Et finalement, il est plus simple de

rester avec une sœur ou un frère, avec lequel on a constitué l'équipe productive ; c'est une solution plus prudente que d'accueillir ou de rejoindre un conjoint de la même spécialité, conjoint qui d'ailleurs se pose les mêmes questions. Plus de la moitié des femmes, un peu moins de la moitié des hommes refusent l'aventure du mariage. Mais chaque couple marié a des enfants voire même (quelques-uns seulement) des enfants adoptés. Une fois mariés les Intha ne refusent pas de procréer.

Evidemment nous sommes conscients de la légèreté de ces matériaux. Une enquête plus longue et, systématiquement étendue à d'autres villages nous aurait sans doute permis de comprendre davantage, entre autres choses, la psychologie des célibataires.

Avant la dernière guerre, nous a-t-on dit, le mariage intha passait d'abord obligatoirement, par un accord entre deux familles qui souhaitaient — déjà — renforcer leur situation économique. Beaucoup de jeunes intha restant chez eux dans leur famille d'origine préfèrent, peut-être pour répondre à un souhait identique, la continuité d'une coopération économique qui a fait ses preuves avec un germain, à la nouveauté remplie d'incertitude qu'apporterait la présence d'un conjoint.

Dans quelques décennies cette ethnie intha disparaîtra-t-elle ?

C'est, en tout cas, la question qui demeure posée.

Séminaire : *L'outillage agricole*

Qu'il s'agisse d'agriculture sur brûlis, en terrasses, en rizières inondées ou en rizières irriguées, les techniques utilisées varient sensiblement d'une région à l'autre. Il faudrait aussi faire une classification plus fine dans chacune de ces catégories ; par exemple, distinguer entre l'irrigation où l'eau est amenée par gravité et celle où l'eau doit être surélevée (noria, chaînes à godets) avant de voir, dans les deux cas, comment l'eau est distribuée. Le nombre des espèces cultivées et de leurs variétés — sans doute l'un des plus élevés du monde — nécessite des techniques également différentes : on est moins bien informé sur la culture des tubercules que sur la culture des céréales. Si l'appellation « Asie des Moussons » caractérise cette région dans son ensemble il peut exister cependant une réelle diversité : par exemple 30 cm de pluie chaque année en Birmanie centrale contre 500 à 600 quelques centaines de km plus à l'ouest sur la côte orientale de la Baie du Bengale. Enfin, les agricultures chinoises et indiennes ont profondément marqué cette région.

Il existe d'excellents travaux sur ces différentes agricultures, contentons-nous de rappeler quelques noms familiers : P. Gourou, R. Dumont, H. Conklin, mais il s'en faut que tout ait été inventorié, et des techniques risquent de disparaître avant d'avoir été soigneusement décrites, ce qui, hélas n'est pas vrai seulement pour l'Asie des Moussons.

Après une présentation générale, nous avons réuni les sources fournissant des données quantitatives : temps de travail pour la préparation du sol selon les techniques utilisées, par exemple bâton à fouir, houe, charrue ; quantités semées, quantités récoltées, outils utilisés, temps de conservation des produits, etc.

Plusieurs spécialistes ont apporté leur concours en exposant les résultats de leurs recherches, exposés accompagnés de projections et suivis de discussions.

M. G. Toffin (C.N.R.S.) a présenté la liste d'outils utilisés par les Newar du Népal ; M^{lle} G. Martel (E.F.E.O.) a parlé des Bihor, cueilleurs et chasseurs du Bihar capturant, vivant, pour les laboratoires occidentaux le fameux *Macacus rhesus*. M^{me} S. Clément (E.H.E.S.S.) a décrit la presse à huile qu'elle a étudiée dans la Thaïlande occidentale : presse à huile utilisée du Népal aux Seychelles et du Proche-Orient à la frontière birmano-siamoise. M^{lle} J. Cobbi (E.H.E.S.S.) a présenté une collection d'ancien outils japonais, notamment les houes et les bêches et M. F. Sigaut (E.H.E.S.S.) a exposé une typologie des faucilles utilisées dans l'Inde du Sud.

Sous ce titre très général, le séminaire de cette année n'avait pour but que d'ouvrir un débat. Nous nous proposons de le continuer l'année prochaine en dressant une typologie des différents systèmes de l'utilisation de l'eau.

L. B.